

## Premier pli

(Pour répondre à certaines questions sur l'expérience poétique.) Plus qu'à une « vision » métaphysique ou religieuse, ce qu'on appelle, pour aller au plus court, mon « expérience poétique » semble être liée, comme *par devoir*, à une nécessité : celle de me maintenir encore debout sur le sol de ce monde, en dépit du poids que fait peser sur mes épaules la mémoire de qui je fus et, contre toute attente, de qui je continue à être. Posture ô combien difficile à garder, mais dont je persiste à endosser le rêve qui reste suspendu devant moi comme la *matière première* d'une fiction que je n'aurais plus qu'à mettre en forme pour en réduire la part vacante : ce flou qui m'entoure et m'en dérobe chaque fois plus le dessin. C'est à cette frange, précisément, c'est dans cet espace indéfini et tremblant qui en nimbe les contours et m'en rend les mouvements illisibles, que j'écris.

En regard de ce que la poésie a décidément d'« irréalizable », André du Bouchet livre cette sentence qui semble marquer les limites à ne pas dépasser face à la tentation,

toujours plus forte, de l'évasement : « Matérialisme : il y a dans cette matière-là assez d'infini pour supplanter les religions ».

Autrement dit : cette forme, soumise aux aléas qui, souterrainement, la manœuvrent, se bâtit comme un destin. Car finalement, peindre ou écrire reviendrait à ceci : tenter de se fondre dans la destinée de cet *Autre* lointain que je dévisagerais comme dans un miroir, lui aussi peignant et écrivant, et dont je travaillerais (à) la légende. Le parfait repérage entre cette fiction et ce qui se joue dans le déroulé continu de ma propre biographie se réaliserait alors au centre soudain découvert d'un cuisant *sentiment de beauté*, c'est-à-dire à ce point de tangence où l'ombre de mon corps viendrait exactement coïncider avec le rêve qui le porte.

(Me chercherais-je un corps – un corps *crédible*, s'entend, sinon glorieux – et risquerais-je, par-delà quel hasardeux savoir qui tenterait malgré moi d'en fonder ne serait-ce que l'ombre, de m'en trouver un à ma mesure, qu'aussitôt nommé les mots le démembreraient.)

Ici l'obscur se fait clarté : « Éteindre la lumière, dit Roberto Juarroz, m'éblouit plus que l'allumer ». On sait en effet que, dans ses quartiers, l'ombre brûle bien plus vivement que la lampe posée au bord de la table – trop près du désordre des feuilles blanches, souvent : elle

n'aveugle là que les mots à venir –, ou même que la torche qu'on promène au bout de son bras pour traquer la ténèbre jusqu'en ses derniers replis, et en conjurer le mystère...

Et si, dans le projet poétique, il devait y avoir une « vision » qui en guiderait, ou aimerait, autrement le cœur, ce serait celle, verticale, d'assister à la lente résolution de l'absence dans la réalité des mots. Et de retrouver, à l'issue de cette chimie, chaque fois plus qu'il n'a été perdu. L'opération n'est pas sans danger, mais la *prise de risques* même qu'elle comporte – et qui, les jours de grandes intuitions, peut mener jusqu'au vertige – est sujet d'écriture, voire *le* sujet de l'écriture. (De la peinture aussi on attend pareille réaction ; mais là, toujours le remords couve sous la couleur qui étouffe en séchant, quand elle ne se plaît pas à méduser le spectateur en l'égarant dans la seule subtilité de ses accords.)

Où, le mur une fois franchi, l'horizon se déchire et s'entrouvre sur un espace pacifié, tout inondé de blancheur – comme celui que dépeint Pierre Reverdy : « un paysage de neige encore pure où les pas n'ont jamais appuyé leur sceau déshonorant... ».

J'appellerais *legs biographique* la mémoire émietlée dont la poussière monte en nuage depuis l'enfance et qui m'ensablerait presque entier si je n'y prenais garde. Car

pour urticantes que soient certaines de ces images, ou pour étrangement mobiles qu'en restent les bribes en suspension, comme fixées à demeure à la pointe des mots – au « point de poésie », dit-on ailleurs –, j'ai le sentiment que cette fable ne me concerne que très périphériquement et qu'elle fait le récit de mourir de quelqu'un d'autre (quoique j'en subisse avec lui les menaces et en partage autant les craintes). C'est en cela que je parle de legs : me voilà alourdi d'un rêve singulier dont j'ai charge de révéler l'énigme et de l'élargir démesurément, jusqu'à la dépossession pure. C'est, par un juste retour des choses, reconnaître la part de légitimité qui revient à l'exécuteur.

*(Un récit à la fois clair et lointain... Comme des nouvelles données depuis un astre mort...)*

Ma présence au monde, voilà la grande question. « Il n'est pas neuf ici-bas de mourir / Mais vivre, bien sûr, n'est pas plus nouveau », écrivit avec son sang, deux jours avant de se suspendre au vide, Sergueï Aleksandrovitich Essenine, qui toujours éprouva la nostalgie du sol natal à l'aune de son sentiment poétique du monde en mouvement. Il va sans dire que l'alternative que laissent à peine entrevoir ses deux derniers vers ménage bien peu d'espace où se loger. Être « présent au monde », serait-ce justement réussir à se faufiler par cette brèche et s'y tenir coi en attendant que ses lèvres, définitivement, se referment ?

*(Je ne me souviens pas qui j'étais, tassé au bord du jardin, dans la fraîcheur des mots – ni même qui je fus en cet instant, rêvant; en revanche, je garde le souvenir très précis de la couleur du ciel, ce jour-là : perle; il était perle, infiniment, jusqu'aux dernières limites de sa vaste tôle que je pouvais imaginer, et sous quoi je me tenais absent.)*

La poésie serait-elle la « plus proche convoitise » de l'absolu réel, quand elle se penche ainsi vers sa propre interrogation, devenant lourde comme un fruit prêt à saisir mais toujours hors de portée, et qu'elle trouve parfois – parfois, mais seulement à ce prix – sa pleine justification dans cette interrogation même ?

Ou s'inversant soudain en son cours, au lieu le plus fort de son courant, un peu comme le Loing – cette rivière, note André Breton, qui « emporte la clarté dans sa profondeur ».

Le fait de la langue – ou, mieux, la langue *prise à son fait* : quand la parole s'abîme dans la stupéfaction d'être, dans l'évidence qu'elle débusque au sein même du poème, avant de se cristalliser autour des mots qu'elle a mûris dans le silence pour enfin dire l'effroi, le tremblement de l'air, la mémoire à vif, la proximité de l'étran, la poussée du corps. Ainsi serais-je le porteur de cette eau ronde comme le seau qui la contient, comme ce miroir où la lumière du jour se ride.

Des *événements vécus* – oui, mais est-ce encore moi qui les ai vraiment vécus? Ne serait-ce pas plutôt ce double secret qui me les rappelle sans cesse et tente de me faire accroire que j'en fus seulement l'acteur, sinon le jouet? C'est dans la béance de leur mémoire que je discerne et nomme mon corps d'aujourd'hui, que je suture la plaie autour de mon nom. Deuils et pluies, silence et immobilité – et le fréuissement des grands arbres dans le vent, l'or des étés interminables pesant sur ma jeune nuque; aussi le goût du sel sur les lèvres, l'amitié des nuits, les ressacs et les colères, jusqu'au souvenir de ce jardin livré à la folie des hortensias bleus. Mais, à dire le vrai, sont-ce là des *événements*? Plus qu'elle en précise la nature, la poésie dresse la carte de cette contrée devenue au fil du temps imaginaire, où une enfance fut assignée à paraître pour *s'innocenter*. Et pourtant c'est là, paradoxalement, qu'elle gagne sa liberté, son étourdissante liberté, par quoi elle semble toujours nous filer entre les doigts, entre les mots. Et sans doute aussi est-ce dû à ce mystère qu'elle délivre si violemment par épisodes, excédant l'ambition d'un seul livre pour en reconnaître l'étendue, comme Jouve le regrette, qui souhaitait faire une « œuvre courte ».

Cette question, constamment maintenue à bonne distance au cours de la lecture, mais qui, le livre à peine refermé, brûle les lèvres : *Qui donc est venu ici témoigner de mon corps, alors que dans la fierté de ma douleur, je pensais pouvoir en tenir seul la chronique?* Et, à l'inverse, cette autre – la même –, rampante durant l'écriture, et qui n'a pas encore l'excuse de l'ouvrage terminé pour

être plus longtemps différée : *Suis-je à ce point devenu illisible pour moi-même qu'il faille m'en remettre à chacun pour déchiffrer ce que j'écris?*

Car la poésie a ceci d'âpre en son cœur, qui la rend impardonnable – ne l'a-t-on pas même, pour d'autres raisons, qualifiée d'*inadmissible*? : elle abandonne le poète à ses élans et à ses doutes, à ses enthousiasmes ou à sa compassion du monde, à la matière même de sa peine; elle s'intéresse à la seule menuiserie et à l'agencement des mots dans la phrase, à leur scansion et à leur rythme, au souffle, au travail de la voix comme si, tout occupée par sa fabrication, elle tenait à se garantir contre l'intuition qui les a convoqués et qui pourrait à tout moment les déborder. Autrement dit, elle devient comme étrangère à son auteur et lui échappe, faisant fi des dispositifs de narration qu'il tente parfois de mettre en place pour la retenir et qui béquillent si savamment les contes et les romans. Car ici, c'est au bord du vide qu'il s'agit d'écrire, avec l'espoir fou de rendre un peu aux mots cette densité particulière qu'ils acquièrent lorsque, revenus par le polissage de la langue à leur dureté première, le sens, dirait-on, les illumine *de l'intérieur*, les effile et les acère comme des aiguilles de pin.

« Où jamais n'a été, toujours va rester. » (Paul Celan.)

Comment les éléments épars d'une mémoire toujours à l'œuvre – mais, par chance, exonérée d'emblée de toute

ambition de se présenter comme un récit orienté vers le monde –, peuvent-ils, aussi *fatalement*, s'abouter les uns à la suite des autres dans l'aventure commune d'un livre, autoritairement frappé dès la couverture d'un titre qui prétendrait en fédérer les multiples écarts dans un projet global, malgré les accents et les timbres divers qui n'ont de cesse que de le désarticuler? Et comment, en même temps, rendre compte de la qualité d'*émerveillement* qui innerve chacun d'eux tout en les solidarisant dans un même sort? En fragmentant le texte, justement, en se portant au-devant des poèmes qui ponctuent les pages de leur respiration en espérant que s'insinue, parmi les blancs qui les soclent au silence ou les isolent, l'image de l'affrontement que met en mouvement le travail de la langue : entre la fiction sans repères de celui qui irréparablement fut et l'absence qui toujours creuse en en minant sournoisement le rêve, il n'est plus d'autre champ qu'ouvert à la seule autorité des mots avant que ceux-ci, à leur tour exténués, ne s'épuisent au pied du mur – s'ils ne l'ont déjà heurté de plein fouet.

Certes pas l'incantation, ni l'élargissement de la langue jusqu'à l'ultime éblouissement du sacrifice ou du miracle : ce qui n'est pas nûment énoncé n'a pas de sens dans la lumière.

*Se réunir à soi* : prenant la formule au pied de la lettre, qui dira justement l'empoisement que laisse craindre une telle opération? Car, nous avertit Maurice



Blanchot : « L'exigence fragmentaire nous appelle à pressentir qu'il n'y a encore rien de fragmentaire, non à proprement parler, mais à improprement parler ».

Pierre Jean Jouve, encore : « La poésie est l'expression des hauteurs du langage ». De ses hauteurs, bien sûr, du ciel qu'elle frôle, mais aussi de la nuit qu'elle interroge par le seul pouvoir des mots qui ont mission de la tirer également au plus haut d'elle-même, comme de l'entraîner au plus profond de son « corps organique », vers ce lieu secret de l'énigme où le silence le torture, comme il l'avoue.

Quand le mot, enfin débarrassé de sa gangue d'affects et de sens commun qui le dénaturent, puis gratté jusqu'à l'os, étincelle de sa toute nouvelle nudité, on appelle « pouvoir d'illumination » cette charge d'évidence qu'il rassemble en lui et qu'il restitue lorsqu'il vient se loger, presque naturellement à sa *juste* place dans la phrase où, par ailleurs, chacun des autres a séparément subi le même traitement. On connaît cet éclair, bientôt suivi d'un léger vertige, à l'instant où il s'emboîte si parfaitement dans son logement, comme on ressent, au seuil de la déroute qui menace dès le départ ce genre d'expédition, un fugace parfum de victoire à voir ainsi le poème se reconstituer plus qu'il ne se bâtit, à l'exemple de ces anciennes mosaïques murales que des couches de plâtre ont longtemps, et jusqu'à l'oubli total, offusquées, et qu'enfin découvertes on complète patiemment à l'aide

des tesselles et des éclats retrouvés pour qu'alors, le mystère du puzzle enfin éclairci, le feston des grecques se renoue et que les figures nous dévisagent à nouveau.

Comme si, brusquement rendue inapte à saisir l'im-médiat, la conscience ne pouvait appréhender le présent du corps que dans l'étirement d'un lointain privé de sa ligne de fuite, largement ouvert dès le mur que la mémoire a érigé pierre à pierre autour de l'enfance, et que le remords de durer ne fait qu'épaissir. Il ne nous reste donc plus qu'à vivre éperdument au bord aveugle de la brèche, de ce côté-ci de l'ombre, côtoyant sans commerce les autres règnes, avec ses fleurs et ses silex, avec les saisons et les nuits, avec le neutre général. Et écrire, écrire encore, essayer de donner une figure présentable (et *re-présentable*) à notre sollicitation obstinée de l'ailleurs et à l'éternelle fin de non-recevoir qu'en retour il nous oppose pour que l'*ici-même* où le texte s'instruit, désœuvre, plus que dire, le *là-bas* pressenti.

*(Il ne se reconnaît pas dans ce qu'il écrivit jadis, sous un autre visage, sous un autre nom. Se relisant aujourd'hui, il ne se remet qu'à peine dans ces lignes qu'un autre, dirait-on, traça en désespoir de cause, le réduisant définitivement à quia.)*

De l'effusion lyrique à la mise en abyme de la langue, de l'élégit – voire de la pure action de grâces – à la stricte